

A PROPOS

DE

L'ATHÉISME

PAR

EUGÈNE TAVERNIER

EXTRAIT DU CORRESPONDANT

(10 avril 1907)

PARIS

L. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS

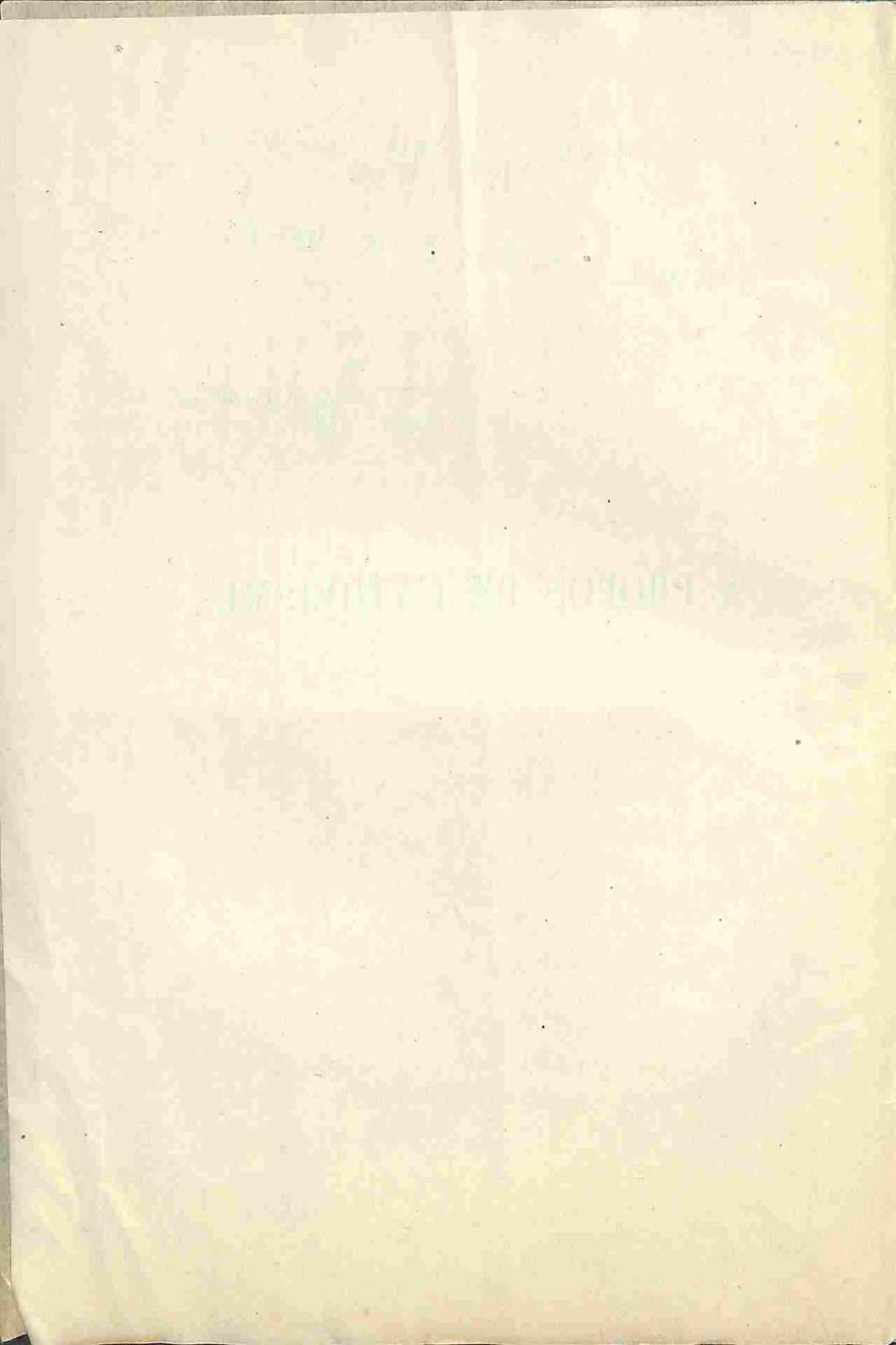
18, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 18

—
1907

à Monsieur Georges Deherme
modeste témoignage de cordiale estime

Léopold Vanier

A PROPOS DE L'ATHÉISME



A PROPOS
DE
L'ATHÉISME

PAR
EUGÈNE TAVERNIER

EXTRAIT DU *CORRESPONDANT*

PARIS
L. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS
18, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 18

—
1907

A PROPOS

LAURENCE

THE

THE

THE

THE

THE

A PROPOS DE L'ATHÉISME

Après le discours Viviani, qui étonna le monde; après les funérailles des marins de l'*Iéna*, où le gouvernement tout entier étala son mépris de la religion; après la manifestation du même sentiment sous prétexte de rendre hommage au chimiste Berthelot, glorifié surtout comme libre-penseur, personne ne pourra plus douter que la France officielle ne soit animée d'un ardent et brutal athéisme.

On aurait pu s'en apercevoir beaucoup plus tôt. Ce que M. Viviani a dit avec un si grand retentissement et en provoquant l'enthousiasme de 368 législateurs, cette folle bravade irréligieuse était, en somme, le résumé de déclarations innombrables devenues habituelles et d'efforts persévérants qui employaient et qui emploient dans le même but toutes les influences politiques, pédagogiques, sociales, financières, toutes les ressources de la France.

Depuis trente ans, le parti qui nous gouverne a eu pour préoccupation principale de répandre et d'organiser l'irréligion.

Rien de pareil ne s'était vu dans l'histoire. Et voilà pourquoi les autres pays ne pouvaient croire à l'existence de ce dessein et de cette entreprise. Même parmi nous, Français, beaucoup de gens, et nombre de citoyens cultivés, refusaient d'admettre qu'une telle passion fût capable de constituer un programme, un parti, un gouvernement, une politique générale. La chose étant odieuse autant qu'in vraisemblable, on jugeait qu'elle était impossible et on concluait qu'elle n'existait pas. Quelle quantité de dupes, qui s'en effraient aujourd'hui, ont favorisé la laïcisation scolaire, la sécularisation totale de la société civile!

La réalité parle aujourd'hui avec M. Buisson : « L'Etat sans Dieu, l'école sans Dieu, la mairie sans Dieu, le tribunal sans Dieu, la science et la morale sans Dieu... Détacher de l'Eglise, la nation, *les familles, les individus...*, la démocratie, poussée par un merveilleux instinct de ses besoins et de ses devoirs prochains, s'y prépare¹. »

La réalité parle avec M. Jaurès : « Si Dieu lui-même se dressait

¹ Le *Radical*, 10 août 1904.

devant les multitudes sous une forme palpable, le premier devoir de l'homme serait de lui *refuser l'obéissance* et de le considérer comme l'égal avec qui l'on discute, non comme le maître que l'on subit... L'humanité siège comme une grande commission d'enquête (!)... Toute vérité qui ne vient pas de nous est mensonge¹... »

La réalité parle avec M. Clémenceau : « Je dis à Dieu : si tu n'es pas content de moi, tu n'avais qu'à me faire autrement, et je le défie de me répondre² ». — « A l'exemple du *grand déchu, mon noble père*, je n'ai pas le goût de la soumission³ ». L'homme « maître enfin de lui-même, va faire sa destinée⁴. C'est l'exacte et inconsciente traduction de l'appel lancé autrefois par Feuerbach : « Que la volonté de l'homme soit faite ». Nous sommes ainsi, par un singulier progrès, ramenés fort en arrière, jusqu'à l'époque préhistorique des Titans. Et c'est pourquoi M. Clémenceau stimule éperdument « l'atome titanesque », donnant à la laïcisation le nom qui convient : la lutte contre Dieu. En effet, pour s'affranchir réellement de la divinité, il faut lui ravir sa puissance. Les hommes qui veulent laïciser institutions, idées et mœurs admettent cette conclusion, qu'ils soient frénétiques ou flegmatiques.

Il y a quelque chose de non moins lamentable : c'est l'état d'esprit de beaucoup de gens qui s'indignent et s'inquiètent devant l'athéisme autoritaire et qui ne savent de quelle façon le combattre et le réfuter, puisqu'ils sont eux-mêmes enfoncés dans une certaine espèce d'athéisme. Celui-ci ne diffère de l'autre que par l'allure et le tempérament. Tous deux ont pour origine un sentiment d'orgueil. Tantôt l'orgueil est emporté, agressif, brutal, fou; et alors il engendre l'athéisme jacobin. Tantôt l'orgueil garde une sérénité mélangée de prudence et de libéralisme; et alors il se contente de se détourner de Dieu, tout en admettant que l'autorité divine est encore utile pour maintenir le vulgaire dans la patience et dans le calme. Générosité méprisante envers les hommes, insolente vis-à-vis de Dieu; prudence aveugle et sottise, comme toutes les manifestations de l'orgueil.

En effet, la foule ne manque pas de suivre l'exemple qui lui vient de haut. Elle veut se former aux belles manières et savourer la fierté du plein affranchissement. Vieille histoire. Jadis, à l'époque où l'athéisme ne florissait que dans les salons, un homme de qualité s'aperçut que son coiffeur faisait parade d'impiété comme un philosophe. Il en exprima sa surprise. Le coiffeur

¹ Discours à la Chambre, 11 février 1895. — ² *La Mêlée sociale*, p. 163. — ³ *L'Aurore*, 7 août 1905. — ⁴ *L'Aurore*, 21 septembre 1903.

repartit : « Encore que je ne sois qu'un misérable carabin, Monsieur le comte croit-il que j'aie plus de religion qu'un autre? » Nos athées cultivés d'à présent n'éprouvent plus la surprise de ceux d'autrefois, quand ils entendent la foule revendiquer le droit de blasphémer, elle aussi; mais ils ressentent de l'embarras et de l'inquiétude. Ils devinent que les autorités humaines pourraient subir le sort de l'autorité divine; et ils souhaiteraient qu'on trouvât le moyen de réveiller parmi la foule quelque notion et quelque goût du respect. Ils avouent ne pas savoir où chercher ce concours nécessaire.

La fierté les aveugle : une pauvre fierté, nourrie de quelques grands mots dont ils ont perdu la signification et qui encombrant leur dénuement. « Idéal, conscience, nature », quand un libre-penseur emploie ces mots qui résument et qui passent pour éclairer tant de discours, c'est qu'il est à bout d'idées et de formules. Interrogez-le : il ne saura que répondre. Un geste, une intonation, une attitude, voilà tout ce qu'il offrira, indigné d'ailleurs qu'on ose lui demander davantage. O penseur!

Si la nature contient tout, pourquoi supposer un idéal qui lui serait supérieur? Si la nature est inconsciente, comment aurait-elle produit la conscience humaine? Et si elle est consciente et si elle nous gouverne, pourquoi dire que nulle puissance morale n'existe au-dessus de l'humanité? On ne veut pas résoudre les questions les plus importantes. On refuse même de les analyser. « Idéal, conscience, nature », ces grands mots bercent continuellement l'oreille sans jamais rien dire à l'esprit. Un très grand nombre d'hommes les répètent comme des perroquets.

Quels hommes se contentent de ce pitoyable *psittacisme* en fait de notions essentielles? Les badauds, assurément..., mais aussi beaucoup d'écrivains, d'orateurs et de professeurs..., mais aussi des savants qui ont étudié ce qu'ils sont chargés d'enseigner (histoire, droit, chimie, physique, mathématiques, etc.) et qui s'imaginent qu'on peut parler de la nature, de la conscience et de la raison sans y avoir réfléchi. Il y a même des moralistes de profession qui ne réussissent pas ou qui ne songent pas à dire comment ils conçoivent la conscience, la nature et la morale!

Il faudrait cependant éclaircir ces notions-là; quand ce ne serait que pour mettre fin à un piteux et funeste bavardage.

I. — DIEU ET LA SCIENCE.

Pour guerroyer contre Dieu, l'homme insurgé place tout son espoir dans la puissance de la nature. Il le faut bien; mais cette

nécessité ne représente qu'une logique contradictoire et absurde.

Contradiction, absurdité, oui : puisque les nouveaux Titans assignent à la nature un rôle qu'elle se montre essentiellement incapable de remplir.

Dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire met en scène un penseur qui adresse à la nature cette demande : « Ma chère mère, dis-moi un peu pourquoi tu existes ; pourquoi il y a quelque chose?... » L'auguste mère interpellée répond : « Je n'en sais rien... Va interroger celui qui m'a faite. »

Savants ou ignorants, nos athées en disent moins encore. On peut en faire aisément l'expérience, car elle est à la portée de tout le monde. Interrogez, non pas un ignorant ou un badaud, mais un homme assez cultivé, un écrivain, un professeur, voire tel ou tel maître. Demandez-lui quelle est l'idée que nous devons nous former de la nature. Vous avez sept ou huit chances sur dix pour l'entendre répondre, d'un air dédaigneux, convaincu et néanmoins embarrassé : « Rien n'est plus clair. Voyons ! La nature ! c'est nous, c'est tout ce qui nous entoure, c'est le milieu auquel nous appartenons. Le mot s'explique de lui-même. Inutile de poser une pareille question. » Ne vous laissez pas déconcerter par cette désinvolture. Demandez comment s'est formé le corps humain, la vie, l'animal, la plante, l'air, l'eau, la terre, le soleil, le monde des astres. Pour ne pas demeurer court, quoiqu'il se montre désireux d'en finir, le personnage interrogé dira que tous ces phénomènes résultent de l'évolution : « La terre s'est consolidée au sein de la nébuleuse solaire. » Et celle-ci ? « Elle provenait d'autres combinaisons innombrables et successives, gouvernées par l'évolution, qui remue et brasse *éternellement* la fabuleuse multitude des atomes. »

Eternellement, l'emploi de ce majestueux adverbe aurait bien besoin d'être justifié. Mais quand un libre-penseur fait intervenir l'éternité, c'est qu'il se dérobe à la conversation ; et, en effet, nous le voyons s'en aller avec la contenance de l'homme qui est certain d'avoir eu le dessus.

La nature agitée d'un mouvement éternel, cela mériterait une explication. Nous passons et nous faisons partie d'un monde qui passe. D'ailleurs, la science considère le mouvement perpétuel comme une impossibilité. Nulle machine n'est capable de fonctionner sans perdre une partie de la force qui l'anime, sans être alimentée du dehors, ni sans se détériorer. L'évolution humaine, l'évolution planétaire, les autres évolutions cosmiques connues, soupçonnées, imaginées, sont des forces en mouvement et qui subissent la loi de tout mouvement. En effet, dans le beau livre

consacré par M. Emile Picard à résumer ou bien à commenter le Rapport général sur les progrès des sciences (à l'occasion de l'exposition universelle de 1900), nous rencontrons des remarques qui confirment cette vieille, vulgaire si l'on veut, mais constante doctrine. Exposant les travaux qui concernent la dégradation (pour plus de commodité, disons la diminution) de l'énergie dans la nature, M. Emile Picard conclut ainsi : « La thermodynamique n'est pas en opposition avec cette idée que l'univers marche dans un sens déterminé, les énergies utilisables *s'usant* incessamment¹. » La nature ne possède donc pas le mouvement perpétuel; et si elle est éternelle, ce n'est pas en vertu de sa propre force.

Si, pour faire plaisir à des mathématiciens illustres, nous admettions comme possible et comme réelle une série vraiment infinie de lois naturelles enchevêtrées et superposées, nous ne ferions encore que reculer de nouveau la difficulté. Cet infini-là ne tiendrait pas son existence de lui-même et de lui seul. Il manquerait ainsi de l'essentiel.

Faut-il donc absolument une force qui possède l'existence par soi-même, privilège de Dieu, le suprême attribut divin, ce que les philosophes spiritualistes et les théologiens appellent l'*aséité*? Il le faut. Il le faut tellement que personne n'a jamais indiqué un moyen de s'en dispenser.

L'expédient ordinaire, qui consiste à reculer toujours les origines, à les reléguer derrière des milliers d'évolutions et des milliers de siècles, n'est, somme toute, qu'un pauvre expédient. Et l'on n'a pas la ressource de tourner le dos au problème, car le problème nous enveloppe.

Les savants qui croient se passer de Dieu n'évitent pas l'humiliation de lui demander secours. Ils lui empruntent un adjectif. « Le monde est divin », écrit M. Poincaré². Un adjectif, il semble que ce soit peu de chose... A moins que ce ne soit encore infiniment trop. Une épithète somptueuse n'ajoute rien à la réalité et surtout ne change rien à la nature du monde. Si le monde est dépendant par nature, il restera dépendant en dépit de tous les adjectifs et il laissera intacte l'invincible nécessité d'un créateur. Si le monde est vraiment divin, il est absolu; et alors nous voilà transportés dans un ordre tout nouveau; voilà bouleversées les notions usuelles et traditionnelles. Nous vivions dans le relatif : on nous incorpore à l'absolu! Aucun savant libre-penseur ne s'y reconnaîtra. Et, finalement, c'est toujours l'idée de Dieu qui reparait.

¹ *La science moderne et son état actuel*, p. 132.

² *La valeur de la science*. Introduction, p. 7.

Sans doute, Renan s'est amusé à refaire de l'adjectif une espèce de substantif; et il a prôné *le divin*; sans doute, après Spinoza, qui voulut démontrer l'identité de Dieu et du monde, Hæckel aujourd'hui proclame la toute-puissance de la nature; spécialement il divinise l'éther et, dans son livre *le Monisme*, il propose d'adopter la théorie de l'éther comme base de la foi et comme forme rationnelle de la religion! Ces fantaisies éperdues soulignent la nécessité où se trouvent les hommes de conserver, malgré eux, la notion d'un être existant par soi-même.

Certains esprits s'intimident devant l'excès apparent de la certitude complète si désirée, enfin obtenue. La fâcheuse idée leur vient de mettre en doute l'autorité de la raison, soupçonnée parce qu'elle donne précisément ce qu'on attendait d'elle. Ils se demandent si la nécessité d'admettre une force divine est vraiment impérieuse et inexorable à ce point; et surtout si la conclusion que notre raison nous prescrit n'est pas plus ou moins artificielle, outrée, imaginaire. Non, aucune échappatoire, aucune crainte possible. Accuser soudain notre raison de s'illusionner ou de nous mentir lorsqu'elle rend son arrêt le plus catégorique, nous ne pouvons y consentir sans déchoir jusqu'à la dégradation. Puisque nous invoquons la raison, souvenons-nous qu'elle veut être respectée. Écoutons ceux qui défendent ses droits :

« Pour mettre en doute le témoignage irrésistible de la conscience *ontologique* et suspecter les premières démarches de l'intelligence, ne faudrait-il pas oublier que la nature atteint partout ses fins? Ici seulement elle manquerait son but; et l'homme serait un monstre, l'homme comme espèce : ce qui est impossible; le fou est une exception ¹. »

Quand notre raison parle avec toute son énergie (et c'est ici le cas), nous avons le devoir du plein assentiment. Déployé sans arrière-pensée, l'effort devient vite fructueux. L'émoi nous guette et nous saisit quand nous sommes arrivés, pour ainsi dire, au bord de notre raison, mais cet émoi ne demande qu'à s'épanouir en une confiante allégresse. Alors nous sommes sur « la pointe du promontoire » d'où l'on aperçoit « les vagues lumineuses de l'infini ² ». Le ciel s'ouvre et rayonne. L'âme humaine s'oriente dans cette direction, comme l'arbre se hausse vers l'air et la lumière.

Bien entendu, l'idée que nous nous faisons de Dieu est très insuffisante; mais sans rien oublier de l'insondable différence qui nous distingue de lui, nous saisissons l'immense valeur des analogies

¹ M. l'abbé Peillaube, *Théorie des concepts*.

² R. P. Monsabré, *Introduction au dogme catholique*.

qui nous le font connaître et qui nous garantissent notre filiation par rapport à sa paternité : « ... La créature ne vient pas seulement de Dieu, elle lui est en quelque façon semblable, bien que dans un ordre inférieur; elle est donc, par la création, à la fois faite diverse et assimilée à Dieu... Et précisément parce que Dieu est l'être même, l'être par essence, il n'est pas être comme nous; son mode d'être est absolu et suréminent; le nôtre est relatif au sien, ne se suffisant point à lui-même, délimité dans un genre, une espèce, une individualité restreinte, dépendant et borné¹. »

Parfois, au premier abord, on s'imagine qu'il y a contradiction entre la cause suprême et le procédé par lequel nous la cherchons. Pour arriver à la souveraine réalité qui possède l'indépendance absolue, nous nous servons de théories qui dépendent les unes des autres; nous nous dirigeons d'après des phénomènes qui ont des causes distinctes d'eux et nous voulons ainsi atteindre une vérité qui est à elle-même sa propre cause!

Pourtant, pas de contradiction. Il est normal que le monde créé ne possède pas la simplicité et l'unité appartenant au Créateur. Ici, on doit répéter le mot employé par Pascal pour indiquer combien les esprits sont différents des corps : « Cela est d'un autre ordre. »

Accoutumés, comme nous le sommes, à voir dans notre monde tous les êtres dépendre de causes distinctes d'eux, nous étonnerons-nous qu'il y ait un être ne dépendant de rien, ayant sa cause en lui-même? Non. C'est nous qui méritons à peine le nom d'êtres, nous qui vivons emprisonnés dans un réseau de servitudes, nous dont l'existence se passe à lutter contre la fatalité physique, contre l'instinct, contre la passion, contre le doute. « Pourquoi, s'écrie Bossuet, pourquoi l'être à qui rien ne manque ne serait-il pas plutôt que l'être à qui quelque chose manque? »

Avec la même logique, nous raisonnons sur l'ordre universel qui soutient la nature. Cet ordre ne peut résulter de l'aveugle hasard. Mille et mille auteurs ont creusé ce sujet. Ils en ont tiré des arguments qui ont peut-être le défaut d'être banals, mais qui n'ont jamais été réfutés, ni même entamés. Tel, l'argument de la statue trouvée dans une région déserte. Fénelon demande quel accueil recevrait l'homme qui oserait dire :

« Un sculpteur ne fit jamais cette statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis et dans les règles de la per-

¹ M. Gardair, *Revue de philosophie*, 1^{er} novembre 1906.

fection; mais c'est le hasard seul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a un qui s'est formé ainsi de lui-même; les pluies et les vents l'ont détaché de la montagne; un orage très violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal... C'est un coup aveugle du hasard¹. »

Aujourd'hui, il est inutile d'aller chercher l'exemple de la statue. Beaucoup d'hommes instruits croient ne pas pouvoir faire un meilleur usage de leur science que d'examiner avec soin et de collectionner des cailloux ramassés dans des grottes, dans des tranchées, dans le sol labouré. Ces savants ne pratiquent pas la minéralogie. Ils ont un but bien plus élevé : ils recueillent les témoignages de l'antiquité humaine préhistorique, les matériaux d'une histoire nouvelle et primitive! Que des cailloux grossiers apparaissent, taillés suivant un procédé rudimentaire, et qu'ils présentent l'aspect plus ou moins vague d'une arme ou d'un outil, couteau, hache, poinçon, aussitôt la science anthropologique reconnaît sur ces objets la marque de l'intelligence humaine. Par une décision immédiate, définitive, solennelle et sans réserve, le hasard est privé de l'honneur d'avoir si bien travaillé; et l'endroit où les cailloux gisaient depuis des siècles est indiqué comme un centre de civilisation primitive. Dans la moindre entaille supposée intentionnelle, on déchiffre la signature de l'homme.

Pourquoi? Parce qu'il y a là un acte voulu, combiné, c'est-à-dire intelligent. Tout ce qui est disposé pour un but réfléchi, conscient, raisonné, pour une fin, révèle la trace d'une intervention intelligente. Aucun athée ne permet qu'on en doute.

Ce raisonnement, nous l'employons à propos de n'importe quoi. D'ailleurs, *il n'y en a pas d'autre* qui nous permette de distinguer entre les produits du hasard et les œuvres de l'intelligence.

Or, si ce raisonnement est réputé infaillible quand on examine une statue, une machine, une horloge, un outil, un silex, il doit manifester encore mieux sa force quand il sert à juger la nature, où déborde l'harmonie des plus ingénieuses et des plus vastes combinaisons, y compris sans doute les combinaisons dont se compose l'être vivant et pensant, l'humanité. La nature est pleine d'ordre; et les savants sont en extase devant la sublime harmonie de ses lois. L'humanité n'est pas le produit du hasard, puisqu'elle lui est supérieure et puisqu'elle le corrige. Une statue ne se forme point sous les coups d'une force aveugle : eh! bien, et la statue vivante, l'homme qui agit et qui se meut de

¹ *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*, p. 4.

lui-même ! On a essayé de soutenir que le corps humain s'était agencé par l'effet d'inconscientes combinaisons et d'évolutions aveugles. Pourtant, les médecins et les physiologistes cherchent continuellement des lois dans le corps humain, avec la certitude de les y trouver. Claude Bernard, exposant les règles du *Progress dans les sciences physiologiques*, a écrit : « Le physiologiste est porté à admettre une finalité harmonique et *préétablie* dans le corps organisé, dont toutes les actions partielles sont solidaires et génératrices les unes les autres. » Aux athées qui veulent que le corps humain ait été façonné sans dessein, sans plan et sous la seule influence du hasard, Paul Janet a péremptoirement opposé l'existence des sexes, comme une réfutation « accablante ». Aux athées qui veulent que la raison humaine ait pour auteur le hasard, nous pouvons dire en toute certitude : « Admettez-vous donc qu'un chef-d'œuvre grandiose soit sorti des mains les plus imbéciles ? »

Nous ne chercherons pas ce que nos adversaires répondent à une telle question, car ils n'y répondent jamais. Loin de méditer une explication ou de consentir un aveu, ils recommencent leur jeu ordinaire, qui consiste à faire défiler pêle-mêle l'évolution, le néant, la nature. Ces mots sont extrêmement familiers ; et, comme tout le monde les entend et les emploie sans y réfléchir, tout le monde s'imagine y voir très clair. Mais, dans les milieux intelligents, une étude un peu attentive provoquerait des surprises profondes. On s'apercevrait que le mot « nature » ne se suffit pas à lui seul. De même le mot « relatif », l'une des grandes idoles modernes, n'existe pas sans le mot « absolu », qu'on voudrait rendre insignifiant.

Se demander en quoi consistent et comment existent la nature, la loi, l'ordre, la vie, la raison, la conscience, etc., ce serait faire de la métaphysique. Que ce soit de la métaphysique ou autre chose, peu importe, dès le moment où nous ne pouvons nous passer d'une doctrine de ce genre. On y recourt sans le savoir, sans le vouloir, et même quand on prétend n'y pas recourir. Alors, mieux vaut en prendre notre parti. Puisque nous ne pouvons nous abstenir de parler nature, loi, ordre, vie, raison, conscience, etc., essayons de rassembler à cet égard quelques notions précises.

Il y a des savants éminents qui, par leurs procédés ordinaires, favorisent involontairement l'équivoque. Sans se départir de la considération et du respect exigés envers un homme tel que M. Poincaré, il est permis d'exprimer l'étonnement que produisent certains passages de son livre intitulé : *la Valeur de la science*.

Dans l'introduction, nous avons lu que « le monde est divin ». La dernière page nous apprend que la vie se réduirait à « un court épisode entre deux éternités de mort » et que la pensée (humaine, car M. Poincaré ne semble pas en avoir rencontré d'autre), la pensée serait simplement « un éclair au milieu d'une longue nuit ». Cet éclair « est tout », conclut l'éminent mathématicien.

Ainsi, la sublime pensée a jailli de la mort (par quelle vertu transcendante?), elle a brillé l'espace d'un éclair et elle est rentrée dans la mort. Mais que lui a-t-il servi de naître? Elle a constaté qu'il y a des lois physiques, chimiques, mathématiques... et c'est tout, comme dit M. Poincaré. Cependant, après avoir vérifié qu'il y a des lois, nous formons le souhait, assez légitime, de savoir ce que ces lois signifient et comment il se fait qu'elles existent. M. Poincaré ne nous accorde aucune satisfaction et ne nous laisse pas d'espérance. Il assure que nous avons lieu d'être très fiers, mais il ne nous dit pas pour quel motif. Il se tait sur ce motif qui nous intéresserait le plus, sur celui qui est la clef de voûte de l'édifice intellectuel et de tous nos désirs. Car, enfin, une pensée qui s'éveille au sein de la mort et qui s'y replonge presque tout de suite sans soupçonner la cause de phénomènes si importants pour elle; une pensée qui surgit, désireuse surtout de contempler l'ordre du monde et qui, bientôt, s'éteint à jamais sans avoir rien discerné, ni du sens, ni de l'origine de l'harmonie universelle, cette pensée-là ne sait pas ce qu'elle est venue faire. Epreuve douloureuse et dérisoire à l'extrême, puisque, précisément, une pensée a d'abord besoin de juger et de comprendre.

II. — DIEU ET LA MORALE.

Nous avons constaté que les savants, quand ils refusent de s'incliner devant Dieu, sont obligés de le remplacer par la Nature et qu'ils tentent de la diviniser, bien qu'elle défaille aussitôt sous ce formidable et injustifiable honneur.

Et les moralistes, se trouvent-ils plus favorisés? Non. Leur sort, d'ailleurs, ne vaut pas mieux que celui des juristes qui se considèrent comme les gardiens de l'idée de justice. M. Viviani, brillant avocat, est convaincu que le principe de justice a son unique source dans l'humanité. Pourtant, il y a une philosophie du droit, comme une philosophie de la science. Le vieux et grand Domat (qui mérita d'être appelé *le restaurateur de la raison dans la jurisprudence*) a écrit : « Les lois de l'homme ne sont autre chose que les règles de sa conduite..., cette conduite n'est autre chose que les démarches de l'homme vers sa fin. Dieu

a proportionné la nature de chaque chose à la fin pour laquelle il l'a destiné »¹. Mais M. Viviani croit que les clartés célestes sont éteintes. Sans doute, il n'a pas lu Domat, que le Palais et les Facultés de droit connaissent peu maintenant.

Voyons où en est la morale, d'après les moralistes athées. Pour en juger, nous disposons aujourd'hui d'un moyen commode et navrant. L'expérience la plus démonstrative et la plus redoutable a été faite sur notre société contemporaine comme sur une vile matière. Malgré l'affreux résultat qui se manifeste, les expérimentateurs ne songent pas encore à reconnaître leur faute. Ils s'obstinent et veulent étendre les ravages. Ainsi, les anciens guillotineurs, voyant le désordre social persister, concluaient qu'on avait eu seulement le tort de ne pas couper assez de têtes.

Au mois d'août dernier, nous avons cité, ici même, l'une des nombreuses déclarations qui montrent la pédagogie officielle répudiant la vieille autorité du devoir. Reproduisons ce texte, digne d'être souvent rappelé :

Un gros malentendu vicie notre éducation morale : elle est restée théologique. Au fond, nos manuels de morale sont des manuels théologiques, avec cette aggravation que Dieu, n'y étant plus le fondement du devoir, *le devoir n'a plus de raison d'être*. Cette situation est celle de Kant et de la plupart des manuels : le devoir n'a plus son fondement en Dieu; on ne veut pas, d'autre part, qu'il ait son origine sur la terre, alors on refuse de discuter le devoir, on en fait un article de foi. — Fais! — Mais pourquoi? — Fais, te dit-on, et ne discute pas : le devoir est un impératif catégorique. Cette morale de Kant est chez nous d'une *profonde hypocrisie* et il est nécessaire de donner à la démocratie des *raisons de vivre moins discutables*².

Ces déclarations émanaient d'un personnage qualifié, M. Payot, recteur d'Académie, directeur d'un organe qui jouit d'un prestige quasi officiel et qui est très répandu parmi les instituteurs et les institutrices.

La même pensée et le même sentiment animent beaucoup d'autres publications destinées à nourrir et à stimuler l'esprit pédagogique, par exemple la *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur*. Celle-ci est encore plus en vogue que le *Volume*. Elle a l'habitude de dire que les règles morales sont devenues incertaines au point de n'avoir plus aucune valeur et que l'école ne doit plus les enseigner. Retenez bien ceci : « Déclarer que l'éducation est l'art de faire des hommes honnêtes, c'est affirmer implicitement que l'on sait ce que c'est qu'un honnête homme, que l'on a une conception bien arrêtée de ce

¹ *Traité des lois*, ch. 1.

² *Le Volume*.

qui est bien et de ce qui est mal. Nous savons ce que vaut une telle prétention ¹. »

L'école laïque doit-elle donc abandonner l'instruction morale? Oui! *La Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur* souhaite de voir bientôt arriver le jour où les instituteurs seront « débarrassés de l'obsession de l'enseignement moral ».

Et que deviendront la société et la morale? L'auteur de l'article, M. Dufrenne, s'est posé la question et il l'a tranchée avec une suprême désinvolture. La société et la morale, dit-il, « deviendront *ce qu'elles pourront* ». Déjà, dans le *Bulletin des anciens élèves de l'École normale de la Seine* (fréquemment reproduit par *la Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur*), le même pédagogue, M. Dufrenne, avait résumé ainsi les nouvelles conclusions de la philosophie libre-penseuse :

« La catégorie du devoir est passée à son tour à l'analyse du psychologue. *La voix de la conscience s'est tue et la notion du devoir s'est obscurcie...* Il faut en prendre notre parti; *on rejette la conscience* comme importune; le devoir *n'oblige plus...* On voit que si l'impératif catégorique était bon, *il n'est plus nécessaire*. Nous ne regrettons pas qu'on l'ait relégué dans le panthéon des entêtés et qu'on ait classé dans le musée des *bouddhas contemplant leur nombril l'honnête homme interrogeant sa conscience* » ².

Tel est aujourd'hui l'enseignement exposé dans beaucoup de revues qui fournissent des doctrines morales à une masse d'instituteurs et d'institutrices laïques.

On se tromperait tout à fait si l'on supposait que ces doctrines désastreuses sont propagées seulement par de simples vulgarisateurs. Des maîtres munis des plus hauts titres officiels annoncent, eux aussi, que l'heure est venue d'attaquer le respect superstitieux dont la conscience et le devoir ont trop longtemps bénéficié.

Ecoutez M. André Cresson, ancien normalien, agrégé de philosophie, professeur au lycée de Lyon. Dans son livre sur *la Morale de la raison théorique*, il nous dit :

La raison théorique déclare donc à chaque homme que ce qu'il a de mieux à faire dans la vie, c'est de méditer et de calculer son existence, avec la préoccupation constante de conquérir le plus possible des satisfactions auxquelles sa nature aspire. *L'homme n'a pas d'autre devoir*. L'idée abstraite d'une obligation morale contraire à ses aspirations naturelles et d'après laquelle il faut qu'il oriente sa vie, est une idée religieuse. Elle doit *disparaître* en même temps que la croyance aux principes sur lesquels se fonde une conception reli-

¹ Numéro du 1^{er} octobre 1905. — ² 6 mars 1901.

gieuse de la vie. Notre vie ne doit être vécue *que pour elle-même, sans autre considération*¹.

Voulez-vous entendre un professeur de Sorbonne? Nous pourrions en citer plusieurs. Pour aujourd'hui, on peut se borner à enregistrer les déclarations de M. Lévy-Bruhl, auteur d'un ouvrage très remarqué, intitulé : *la Morale et la science des mœurs* : « Peut-être, dit-il, ne concevons-nous le devoir comme absolu que parce qu'il se présente comme impératif... Comme il arrive souvent en métaphysique, un énoncé abstrait du problème a paru en être la solution. »

Se dépouillant d'une longue erreur, le genre humain va donc soumettre à la critique l'idée de conscience, l'idée de devoir et d'autres idées jusqu'ici réputées intangibles. Un pareil exercice, plus ou moins mal conduit, peut ébranler la confiance qu'on avait en la raison. M. Lévy-Bruhl ne le nie pas; mais il assure que le préjudice n'aura rien de très grave. On se contentera du relatif et de l'approximatif, voilà tout. Le savant et hardi philosophe a pris soin d'indiquer par quel procédé la raison se tirera d'affaire :

« Que prescrirait-elle donc dans les cas douteux? De se décider pour le parti qui, *dans l'état actuel de nos connaissances*, paraît le plus raisonnable... C'est à des solutions du même genre que nous nous rallierons pour bien des problèmes qui se posent aujourd'hui devant la conscience morale. »

Et l'idéal qui était, il y a peu de temps encore, la suprême ressource de la libre-pensée, que devient-il? Comme un enfantin mirage, il se dissipe. Il se dissout dans la « nature morale », qui, elle-même, est en voie de se confondre avec la nature matérielle, car la mécanique semble se préparer à tout absorber :

« Quand la notion de la « nature morale » sera devenue familière à tous les esprits; quand on ne s'en représentera plus les phénomènes sans concevoir en même temps les lois *statiques* et *dynamiques* qui les régissent, on *cessera* d'opposer à cette nature un « idéal » dont les traits les plus précis sont empruntés d'elle... A la conception imaginative d'un *idéal*, aura succédé la conquête méthodique du *réel*². »

Lois statiques, lois dynamiques : nous voyons donc la morale se transformer en mécanisme. C'est l'aboutissement annoncé, prêché et, d'avance, glorifié par Guyau. Les laïciseurs et les

¹ *La Morale de la raison théorique*, p. 281.

² *La Morale et la science des mœurs*, p. 150 à 154.

écrivains athées, les nouveaux venus surtout, puisent abondamment dans l'œuvre de Guyau, comme dans une source qui contiendrait de quoi régénérer le monde. Ce philosophe, mort à trente-trois ans, aura été, pour nos révolutionnaires intellectuels, le grand fournisseur d'idées et de maximes. On lui emprunte tout. Bien souvent aussi on le pille. Son *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* inspire une masse de traités en vogue et anime les tendances qui prennent aujourd'hui le dessus. En peu de temps, Guyau a beaucoup écrit, dévoré par une étrange passion de doute et de critique, comme par la phthisie qui devait bientôt l'emporter. Il avait une érudition considérable; un esprit assez vigoureux pour se soutenir en quelque sorte dans le vide; un talent littéraire ingénieux, aisé, brillant. Par nature, l'âme de Guyau était élevée; mais sur elle pesait la chaîne de toutes les négations. Il s'est débattu, il a souffert, il a proféré des plaintes éloqu岸tes, même tragiques, appliqué à s'appauvrir avec orgueil. Il voulait qu'en plein dénuement la fierté demeurât invincible. Au sein du désespoir, il se créait les plus acharnés et les plus décevants motifs d'enthousiasme. Pourtant, la lugubre joie de nier et de détruire ne lui suffisait pas. La vie, qu'il avait précipitamment explorée et dévastée, lui apparaissait comme une énigme dont le mot dépendait d'une autre énigme : la mort; et la grandeur de celle-ci se réduirait à intriguer les instincts curieux. En terminant un de ses livres, Guyau écrit que « notre dernière douleur reste aussi notre dernière curiosité ». Comme consolation et comme stimulant, il aimait à proposer le *risque*. Il montrait dans « les plaisirs du risque » un des équivalents de l'ancien « devoir ». En somme, ce penseur si distingué jouait sa destinée (et la nôtre) à *pile ou face*.

Cette morale de Guyau, cette morale « sans obligation ni sanction », qu'est-ce que c'est? L'agencement et le mouvement d'un système mécanique. Au lieu du devoir absolu, un « certain devoir » qui résulte de « l'expansion intérieure ». Expansion, impulsion, pression, tension, intensité, dynamisme, ces mots sont employés continuellement par Guyau pour décrire le jeu et la nature de l'activité morale. Avec lui, nous tombons et nous nous enfermons dans le domaine de la mécanique.

La morale nouvelle est si bien et si uniquement réduite en mécanisme que les continuateurs de Guyau (plus ou moins inconscients de leur origine) s'habituent désormais à confondre avec la force brutale le devoir et même le droit. La *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur* écrit sans ambages : « Le droit n'est pas d'une autre essence que la force; il

est seulement *une force plus grande*, celle de l'association, pour qui le respect du droit est la condition d'être¹. »

Pour vivre ensemble, les hommes ont besoin d'une autorité. D'où viendra cette autorité? De la force! Il n'y a pas à chercher plus loin.

L'inexorable logique apporte donc une preuve saisissante de la nécessité où nous sommes de recourir à Dieu pour sauvegarder la raison et les mœurs. Dieu est-il nécessaire? Assurément, puisque sans lui la morale s'abaisse au rang de la mécanique et remplace l'autorité par la force!

Mais admettre que Dieu soit nécessaire au maintien de la morale, ce serait trop humiliant. Une obligation qui nous serait imposée par Dieu! Y songez-vous? L'œuvre sécularisatrice poursuivie depuis un bon siècle en frémirait jusqu'aux fondements!

Soit. Mais peut-être qu'il n'y aura plus du tout d'ordre moral, puisque les hommes, libres enfin, *autonomes*, n'admettront plus aucune prescription autre que celle que leur conseillera l'intérêt ou que leur enjoindra la force!

Donc le monde, démantelé, s'ouvre sans défense aux prédications des athées qui, avec M. Viviani, ministre, recommandent de regarder la terre uniquement. M. Jaurès, lui aussi, a promis le paradis sur la terre, en célébrant la suprématie du « droit humain », lequel, nous le voyons, se réduit maintenant à la vulgaire jouissance. Détaché de Dieu, le simple *moralisme* se reconnaît incapable d'édicter aucune obligation morale; il retombe sur lui-même et cherche un appui dans le *mécanisme*, c'est-à-dire dans la force. La morale s'écroule. Nous savions qu'il en serait ainsi. Nos ennemis nous apportent plus de preuves supplémentaires que nous n'en pouvions désirer. Ce sont eux qui font la démonstration, une démonstration par l'absurde, suivant leur coutume, mais une démonstration péremptoire.

Enregistrons un point qui a sa valeur dans l'histoire et dans les leçons de la décadence actuelle.

L'argument dont nos ennemis, il y a dix ou quinze ans, croyaient pouvoir tirer le parti le plus décisif est aux trois quarts abandonné. C'était l'existence du mal; ce fait, tout d'abord si étrange, d'un Dieu tout-puissant et très bon, auteur d'une nature qui est en proie aux imperfections et à la douleur!

Certes, le problème est d'une étendue et d'une complexité déconcertantes; il a découragé des penseurs éminents; personne

¹ 17 septembre 1905.

ne peut se flatter de le résoudre d'une manière complète. Mais il offre des perspectives où la raison circule avec la certitude d'avancer vers la lumière.

Est-ce que les athées ne connaissent pas de problèmes, eux qui veulent que la nature existe par sa seule force; que la vie se soit éveillée d'elle-même dans un milieu tout matériel et que le monde inconscient ait engendré la conscience! Ils veulent qu'il en ait été ainsi et ils se gardent d'en dire davantage. Si l'un d'eux essayait de traiter ce sujet, il sentirait le souffle et l'idée lui manquer dès le premier mot. Aucun n'essayera. Tous prennent leur parti des problèmes et des mystères, après avoir affirmé qu'il n'y a plus ni mystères ni problèmes.

Nous avouons, nous, que les difficultés sont nombreuses. Mais la philosophie chrétienne permet d'en résoudre un bon nombre et de se frayer un chemin à travers les autres. Il n'est pas nécessaire, il n'est pas possible de tout expliquer. L'essentiel est de conserver intacts certains points de repère qui nous permettent de discerner, à travers n'importe quel désordre, la marque de l'intelligence et de la bonté. Au fond, c'est ce que nous faisons chaque jour, quand nous rencontrons un honnête homme victime de ses scrupules, un homme vertueux accablé sous le malheur, parmi tant de gredins qui prospèrent. Nous affirmons que le bien demeure la vérité et mérite quand même d'être aimé, honoré, préféré. La plupart des athées le disent, eux aussi; mais ils ne savent pas pourquoi. En somme, ils appliquent alors et ils nous empruntent notre doctrine, qu'ils outragent pourtant. Ne négligeons pas de noter leur inconséquence. Elle constitue un aveu forcé et d'un grand prix. Oui, la plupart des athées se voient obligés de dire que le bien est plus élevé et plus fort que le mal. Par là, ils nous donnent prise. Avec un peu de soin, nous les empêcherons de nous échapper.

Que Dieu n'ait pas créé une œuvre absolument parfaite, c'est-à-dire égale à lui, cela se comprend sans difficulté. Pour sa gloire et aussi par rapport à nos exigences les plus audacieuses, il suffit que la nature créée par lui soit pleine d'ordre et de beauté. Elle l'est; puisqu'on nous conseille de nous inspirer d'elle uniquement et puisque, de l'aveu général, les contrastes qu'elle présente, même les plus extraordinaires, sont gouvernés par des lois qui s'accordent toutes dans l'universelle harmonie. Comme nous, les athées répandent cet enseignement séculaire. Ils le trouvent si solide et si admirable qu'ils s'imaginent l'avoir inventé!

La loi de la souffrance, physique ou morale, se justifie moins vite; mais elle nous conduit forcément aux mêmes conclusions.

D'ailleurs les incrédules qui, si longtemps, ont abusé de ce problème, ont soudain changé d'attitude et se sont mis, sans le vouloir, à faciliter notre tâche. Ils disaient autrefois que la douleur condamne Dieu et que, si Dieu existait, il ne nous aurait pas exposés à souffrir. Or, maintenant, ils sont fiers de souffrir. Nous entendons M. Clémenceau s'écrier avec orgueil (tout en blasphémant) : « Le besoin, la douleur, provoquant l'effort, sont *les agents de l'évolution* qui nous entraîne, à travers l'éternel combat, à une liberté, à une justice agrandie, à une humanité supérieure... Le bien, qui toujours croît, naît du mal, d'abord sans mesure... Le bonheur court est-il trop payé de la longue torture? Qui donc consentirait que *l'ennoblissante souffrance* lui fût enlevée¹? ... »

M. Anatole France a salué la douleur du nom de « divine méconnue » : « Nous lui devons tout ce qu'il y a de bon en nous, tout ce qui donne du prix à la vie... *L'amour ne fleurit que dans la douleur*... C'est grâce au mal et à la douleur que la terre peut être habitée et que la vie vaut la peine d'être vécue². »

Guyau, qui s'est plu à gémir, n'a pu nier cependant le bienfait de l'épreuve. Dans une dissertation sur la nature, il a écrit :

« Au moral comme au physique, l'être supérieur est celui qui unit la sensibilité la plus délicate à la volonté la plus forte; chez lui, la souffrance est très vive sans doute, mais elle provoque une réaction plus vive encore de la volonté; il souffre beaucoup, mais il agit davantage et comme l'action est toujours jouissance, sa jouissance déborde généralement sa peine »³.

C'est l'enseignement accepté aujourd'hui parmi nos adversaires. C'est l'enseignement de la sagesse traditionnelle, dont Montaigne a condensé les oracles : « La tribulation est à l'âme comme un marteau qui la frappe et qui, en la frappant, la fourbit et la dérouille : c'est la fournaise à recuire l'âme. »

Toutes les difficultés n'ont pas disparu, tant s'en faut; mais elles perdent l'aspect qui les rendait intolérables; elles s'éclairent; elles se concilient avec la loi du bien suprême. On doit se placer à ce point de vue, qui est celui des meilleurs philosophes anciens, et des chrétiens et des théologiens. Saint Augustin recommande de ne pas sacrifier aux choses douteuses les vérités incontestables : *Non neganda sunt clara propter quædam obscura*. Et Bossuet a résumé l'effort des investigateurs et la loi de la recherche en disant : « Il faut, pour ainsi parler, tenir toujours

¹ *La Mêlée sociale*. Préface, pp. xiv, xxviii, xxx.

² *Le Jardin d'Epicure*, pp. 55, 88, 89.

³ *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, p. 42.

fortement comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. »

Nos athées en sont arrivés à raisonner de la sorte; moins éloquemment sans doute et dans une intention moins élevée. En fin de compte, ils nous accordent un point essentiel. Malgré eux, leur nouvelle attitude prouve qu'ils ne considèrent plus l'existence du mal comme le phénomène rudimentaire et odieux qui autrefois servait de prétexte à tous les reproches et à toutes les imprécations.

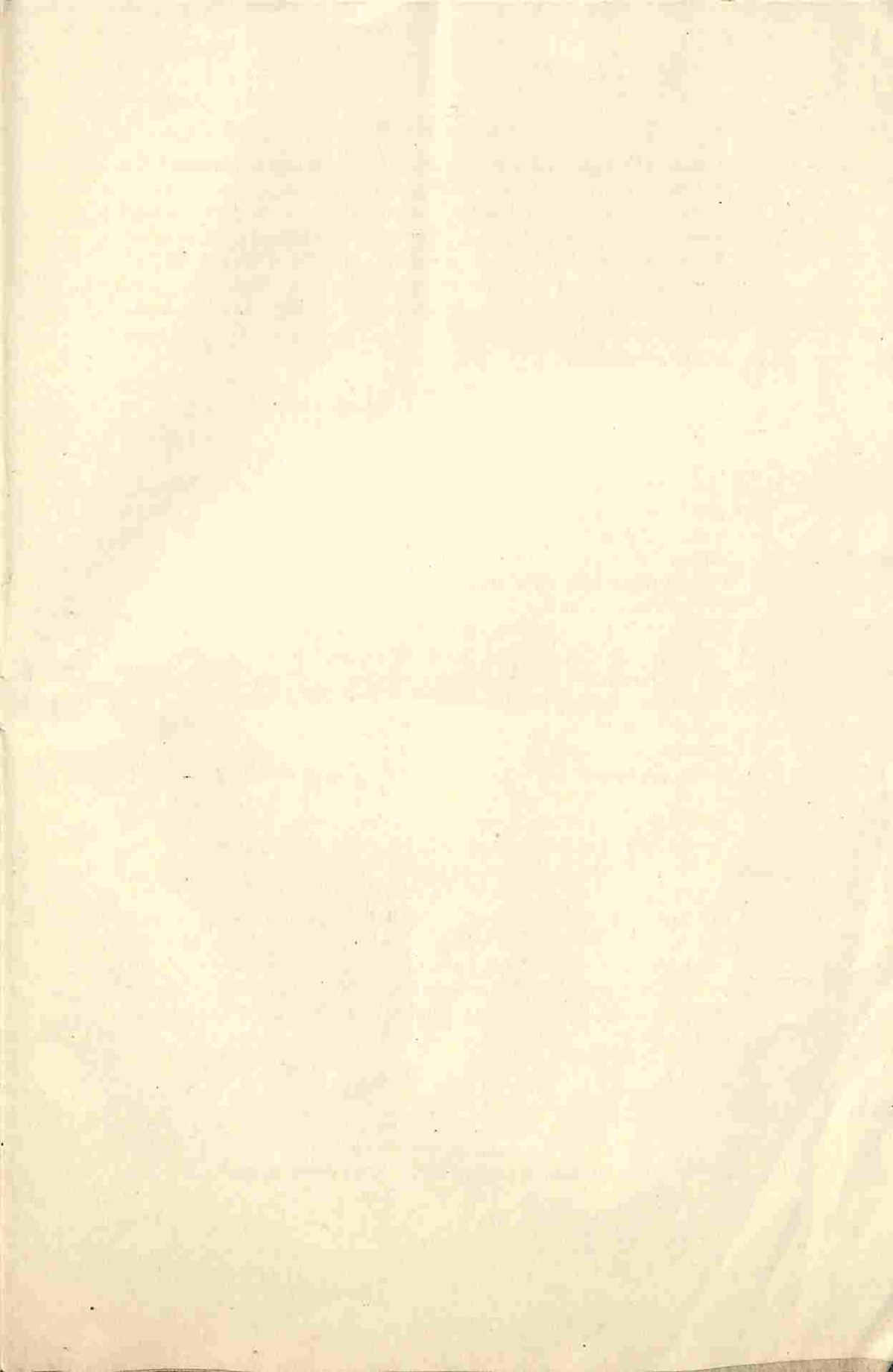
*
* *

Résumons. S'ils maudissent moins, c'est qu'ils se dédommagent par une folle griserie d'orgueil.

Cette royauté divine qu'ils se vantent d'avoir abolie, ils espèrent la rétablir en leurs personnes et transférer à l'être humain la dignité de Dieu. Ils le disent avec une joie éperdue... et contradictoire : car, se transformer en Dieu, usurper sur Dieu, c'est encore avouer que Dieu est nécessaire; le vrai Dieu, par exemple, et non pas l'homme.

Pitoyable souverain cet athée qui s'est chargé d'organiser à lui seul une morale; qui voit les principes lui glisser des mains et qui se trouve réduit à ne plus compter que sur sa force!

Sa force, elle ne lui appartient pas. Elle ne procède pas de lui, puisqu'il se reconnaît comme le résultat mécanique d'évolutions innombrables dont il subit et dont il ignore la loi. Au delà de toutes les transformations et de toutes les évolutions imaginables; au delà du monde visible, des nébuleuses, des atomes et de l'éther, il faut une réalité qui n'ait rien reçu d'aucune autre, bref, une puissance qui existe *par soi-même*. Sans elle, pas de monde physique ou moral, pas de nébuleuses, pas d'atomes, pas d'éther, pas de nature. Il faut un ordre distinct de tout cela et supérieur à tout cela, une force vraiment complète, indépendante, un absolu en acte, *actus purus*. Dire que la nature existe par elle-même c'est l'embellir d'un attribut qui l'écrase totalement. Supposons qu'elle puisse être divine dans son essence, elle changerait nos athées en petits *dieux*; ce qui serait toujours très gênant pour des athées.



LE
CORRESPONDANT

RELIGION — PHILOSOPHIE — POLITIQUE
HISTOIRE — SCIENCES — ÉCONOMIE SOCIALE
BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE — VOYAGES

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME ANNEE

PARAÎT LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

PARIS, DÉPARTEMENTS & ÉTRANGER :

UN AN : 35 FR. — SIX MOIS : 18 FR. — UN NUMÉRO : 2 FR. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS. — 31, RUE SAINT-GUILLAUME